

T 326

JEAN-SANS-PEUR

9

Guillaume-sans-peur

Texte publié par Millien

Il y avait dans les temps une veuve demeurant avec ses deux fils : l'un, paisible et travailleur, était cordonnier ; l'autre, hardi comme un lion, passait son temps à la chasse. Chaque soir, il partait avec son fusil et braconait toute la nuit. Sa mère lui disait souvent :

— Guillaume, tu te feras prendre, on te mettra en prison. Pourquoi ne restes-tu pas tranquille comme ton frère ?

— Ma mère, on m'appelle Guillaume-sans-peur. Je ne crains rien et n'en fais qu'à ma tête. Ne vous inquiétez pas sur mon compte.

Son frère lui donnait aussi quelques bons conseils ; mais c'était prêcher dans le désert. Il voulut un jour essayer de lui faire peur pour le corriger de ses habitudes nocturnes. Il s'enveloppa dans un drap et se posta à minuit sur un échelier par où son frère devait passer : Guillaume, en voyant cette sorte de fantôme lui barrer le passage, n'eut pas un instant d'émotion :

— Range-toi que je passe, cria-t-il.

L'autre restait immobile.

— Range-toi ou je te tue... Ah ! tu ne veux pas te ranger !

En même temps, d'un coup de fusil, il l'abat au pied de l'échelier et continue son chemin sans plus s'en occuper.

— N'as-tu pas eu peur ? lui demanda la veuve lorsqu'il entra.

— Peur ?... et pourquoi ? Peur de cet imbécile que je viens de tuer sur l'échelier ?

— Ah ! malheureux, c'est ton frère que tu as tué ! Tu es perdu... pars bien vite pour échapper aux gendarmes.

Elle lui fit en pleurant un petit paquet de linge et Guillaume prit le chemin des bois. Il marcha jusqu'au soir à travers la forêt et, la nuit venue, se trouvant las, il s'étendit sous un grand chêne. Tout à coup, il aperçut au-dessus de lui trois pendus qui se balançaient aux branches.

— Tiens !... que faites-vous là, vous autres ?... Comme la terre est dure, vous allez me servir de couche.

Il grimpa sur le chêne, décrocha les pendus, en mit deux par terre à côté l'un de l'autre :

— Bon ! voici mon matelas !

Il posa le troisième en travers sur ses compagnons :

— Toi, tu seras mon oreiller.

Puis il se coucha sur ce lit d'un nouveau genre et s'endormit. Vers minuit, il fut réveillé par les gémissements d'un des pendus.

— Tu fais beaucoup de bruit, pour un mort : as-tu bientôt fini de te lamenter ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux te révéler un secret pendant qu'il me reste encore un peu de vie. Nous avons été pendus pour avoir volé les vases précieux et les ornements de l'église voisine. Ils sont enfouis au pied d'un gros arbre à la première croisée de chemins que tu trouveras. Je me repens de ce que j'ai fait. Pour le repos de mon âme, va déterrer ce trésor et rapporte-le à l'église.

Guillaume en fit la promesse et se rendit aussitôt au presbytère :

— Monsieur le curé, il s'est commis un vol dans votre église ?

— Oui, et je donnerai bonne récompense à qui rapportera les objets dérobés.

— Eh bien ! j'espère que vous les aurez aujourd'hui même.

Et il s'éloigna.

Avant midi sonné, Guillaume était de retour au presbytère. Il avait facilement trouvé ce qu'il cherchait : le pendu ne l'avait pas trompé.

— Monsieur le curé, j'apporte les vases et les ornements sacrés.

— Merci, mon ami. Je vais vous donner la récompense promise.

— Je ne veux rien, rien qu'une de vos étoles.

— En voici une, mais n'en faites pas mauvais usage. Du reste, je ne vous la donnerais pas si vous ne veniez de me prouver que vous êtes un brave homme.

Guillaume remercia et continua sa route. Il arriva, le soir, à une auberge et demanda à loger, lui et son âne, car j'ai oublié de dire qu'il avait un âne pour porter ses bagages.

— Nous n'avons plus de place, ni pour vous, ni pour votre bête.

— Il faut donc coucher à la belle étoile ?

— Près d'ici, il y a bien un vieux château inhabité, mais je ne vous engage pas à y aller, car *on y entend*, et vous pourriez en pâtir.

— Dites-moi le chemin et j'y vas tout de suite. Je n'ai pas encore connu la peur...

Une heure après, en pleine nuit, il installait son âne dans l'écurie du château, et lui-même entra dans une belle salle bien éclairée où se trouvait disposé, comme pour l'attendre, sur une table ronde, un couvert pour six personnes. Devant un feu clair, fumaient plusieurs casseroles bien garnies.

« Ah ! ah ! se dit Guillaume, voilà mon affaire. Je meurs de faim et je n'ai pas chaud. Approchons de bon feu. »

Lorsqu'il se fut réchauffé, il pensa à se mettre à table. « Je n'aime pas dîner seul... mais voici plusieurs couverts : les invités viendront peut-être. »

Au même instant, il se fit un grand bruit dans la cheminée et, pouf ! il en tomba un petit homme.

— Tiens ! drôle de manière de se présenter !

Un second, puis un autre arrivèrent par le même chemin, puis trois à la fois.

— Bon ! voilà la demi-douzaine... Maintenant vous allez travailler : toi, attise le feu, et toi, apporte de l'eau.

Un de derniers venus, qui était un peu plus grand que les autres et que soutenaient deux de ses compagnons, regardait de travers Guillaume-sans-peur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui dit-il.

— Et toi ?

— Je suis chez moi.

— Eh bien ! je m'invite à souper chez toi. Allons ! à table, tous les deux !

Le petit homme s'exécuta. Après le repas, on se mit à jouer aux cartes. Une de celles du petit homme tomba sous la table.

— Ramasse ma carte, dit-il à Guillaume.

— Ramasse-la toi-même.

— Je veux que tu la ramasses.

— Et moi je ne veux pas.

L'autre se pencha et, au même instant, Guillaume lui passa au cou l'étole qu'il avait reçue du prêtre. Le petit homme fit un soubresaut.

— Ôte-moi cela, tu me brûles !

— Non, je ne l'ôterai pas, tant que tu n'auras pas promis, d'abord, de ne pas reparaître ici, ni toi, ni ta bande.

— Je le promets.

— Ensuite, de m'indiquer où se trouve le trésor du château...

— Ôte-moi cela, je te dirai tout.

— Commence par le dire.

— Descends dans les caves. Au fond de la première, tu trouveras un escalier qui aboutit au souterrain du trésor... Mais ôte-moi cela, tu me brûles !

Dès que le petit homme fut délivré, il repartit par la cheminée avec toute sa clique. Guillaume trouva le trésor et demeura dans le château, riche et tranquille.

*En passant par Paris,
Mon p'tit conte est fini.*

Recueilli à s.l.n.d. auprès de Anna Bernard, [É.C. : née vers 1865, fille de Louise Joly et d'Étienne Bernard, boucher à Beaumont ; petite fille de François Joly ; résidant à Beaumont lors du recensement de 1881]. La notation originale n'a pas été conservée par Millien.

Publié par Millien, RDN, T VI, 1901-1902, p. 18-21.

Repris par F. Morvan, CB, p. 94-98.

Catalogue, I, n° 9, p. 298.